

La fille des vagues

De la même autrice

L'octopus et moi, Éditions 10-18, 2022

Erin Hortle

La fille des vagues

Roman

Traduit de l'anglais (Australie)
par Valentine Leÿs

Dalva

La fouille de textes et de données est interdite conformément à la Directive (UE) 2019/790.
Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, sans accord préalable des ayants droit. < TDM-RESERVATION : 1 >.

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont, 2026
pour l'édition française

ISBN : 978-2-487-60058-4

Illustration : XXX
Conception graphique : Rémy Tricot
Photo de l'autrice : XXX

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris
info@editionsdalva.fr

À papa

J'avais vingt et un ans quand on s'est aperçues, Meg et moi, qu'on faisait la même chose. Un soir qu'on rentrait à pied de je ne sais plus quel concert dans un pub, un homme est arrivé dans notre direction et elle a pris ma main au moment exact où j'ai cherché la sienne : nos doigts se sont bousculés, nous avons pouffé *en sourdine* tandis que l'homme passait son chemin, rien de plus.

« Trop contente que tu sois là, a murmuré Meg.

— Pareil. »

Soit dit en passant, nous avions toutes les deux trop bu. Ou trop fumé. Dans tous les cas, nous étions chargées, tendues. Pas forcément à cause de ce que nous avons consommé, mais parce que c'est comme ça qu'on se sent quand on quitte une foule rassurante en pleine nuit pour se faufiler dans les rues obscures de Melbourne et regagner sa tanière.

« Des fois, a chuchoté Meg, quand je marche dans une rue déserte et que je vois un homme qui vient vers moi, je regarde tout autour s'il n'y a pas une autre femme dans le coin. Une témoin, tu vois, au cas où. »

J'ai acquiescé frénétiquement.

« Et des fois, ai-je ajouté tout bas, s'il n'y a pas de témoin, je fais semblant de parler au téléphone. Comme ça, le mec y réfléchira à deux fois avant de me tomber dessus, parce qu'il se dira que la personne au bout du fil m'entendra crier avant qu'il ait plaqué sa main sur ma bouche.

— Oh ! Moi aussi ! »

(C'était avant #metoo, ce qui montre bien que les femmes ont toujours échangé des « moi aussi » en privé : nous le savions presque toutes, mais peut-être pas les hommes. C'est drôle comme à l'époque, cette conversation avait été une révélation pour Meg et moi. Maintenant, *tout le monde* sait que les femmes font semblant de parler au téléphone ou se calent leur clé de voiture dans le poing.)

« Tu crois que quand ils passent, ils savent qu'on se demande s'ils vont nous violer ? m'a demandé Meg.

— Tu crois qu'eux aussi ?

— Hein ? Qu'ils nous regardent en se demandant si on va les violer ? »

J'ai pouffé.

Elle a pouffé.

Nous avons rigolé tout bas. Tout doucement. Un fou-rire, mais secret ; le genre de rigolade qu'on peut faire disparaître discrètement dans sa poche si nécessaire.

« Mais non, ai-je chuchoté tellement bas qu'elle a dû se pencher vers moi pour m'entendre. Tu crois que quand ils nous croisent, ils nous regardent en se disant : *Je pourrais la violer ?* »

Meg s'est tue un instant. Songeuse. Elle avait presque l'air d'avoir des remords, et la honte s'est mise à grouiller comme des chenilles au fond de mon ventre. Mais son rire a éclaté dans l'air nocturne tel un parfum de jasmin, sucré et entêtant, et les chenilles se sont dissoutes dans l'acide gastrique mêlé d'une âcre mousse rose de bière et de vin rouge.

C'était téméraire de sa part, ce rire de jasmin, mais nous étions arrivées : la clôture, la boîte aux lettres, le portail, le perron, la maison.

Une fois entrées, elle a tiré un livre de la bibliothèque du salon, l'a feuilleté, a trouvé une page et l'a scrutée en plissant les yeux, dans un effort manifeste pour ne plus voir double. Le livre était *Hot Milk*, de Deborah Levy, et elle m'a lu une strophe :

*Dans l'escalier, en descendant
J'ai vu un homme qui était absent
Il était absent encore aujourd'hui
Oh, comme j'aimerais qu'il soit parti.*

(Je le connais par cœur maintenant, parce que j'ai feuilleté le livre le lendemain pour retrouver la page et noté le poème que j'ai conservé dans mon tiroir.)

Dans la cuisine, Meg s'affairait : elle a sorti du frigo le fromage, le jambon et le beurre, puis le pain et la sauce tomate du garde-manger, tandis que je restais assise sur un tabouret, les coudes posés sur le comptoir, un peu vacillante. Elle utilisait le couteau maladroitement : la lame a mordu la masse caoutchouteuse du fromage, puis est ressortie de l'autre côté quand elle a appuyé de tout son poids et a cogné la planche à découper avec un choc sourd, à quelques millimètres à peine du majeur de la main qui tenait le fromage en place. La tranche qui s'est décrochée du bloc était épaisse d'un côté et fine de l'autre, frisée au bord comme un copeau de bois.

« On devrait s'en préparer avant de sortir, ai-je remarqué.

– Ça serait moins marrant », a-t-elle répondu.

La tranche suivante était épaisse comme un paquet de cartes. Celle d'après, trop fine, tombait en miettes.

Je l'ai regardée poser les sandwiches dans la poêle. On se préparait toujours des sandwiches grillés au fromage en rentrant de soirée.

« Et en plus, dans le frigo, le fromage sécherait et deviendrait tout bizarre et fissuré, a-t-elle poursuivi. Le froid, ça brûle tout.

– Ouais mais on pourrait l'emballer dans du film, non ? Et puis d'abord, on s'en fout vu qu'on le fait griller. Parce que le gras ressort quand le fromage fond. Quand le fromage sèche, il durcit, mais le gras reste là, et ensuite, quand tu le fais fondre, il se réhydrate. »

Elle m'a observée, un sourcil levé. (J'adorais sa faculté de lever un seul sourcil. J'étais morte de jalousie toutes les fois qu'elle le faisait.)

« Neika, qu'est-ce que tu racontes ? »

J'ai réfléchi un instant. Mon cerveau était un tourbillon de bouillie tremblotant. C'est vrai, qu'est-ce que je racontais ?

« Aucune idée. »

Elle a éclaté de rire à nouveau.

Le son de ce rire – le rire jasmin de Meg – m'a rappelé notre conversation précédente et m'a plongée dans une mare de souvenirs que j'aurais préféré éviter ; ou plutôt, elle a fait remonter ces souvenirs à la surface. La mare, c'était peut-être plutôt moi, en fait.

« Meg, ai-je murmuré. Tu sais, ce truc dont on parlait en rentrant tout à l'heure ?

– Oui ? »

Elle a retourné les sandwiches, révélant le brun doré du pain grillé imbibé de beurre.

Comme à chaque fois, j'ai contemplé l'intérieur de la poêle en espérant que les motifs roussis sur la tranche de pain formeraient une image évoquant le Saint Suaire de Turin, ce qui nous aurait permis de faire fortune sur eBay, mais comme à chaque fois, c'était raté.

« Tu t'es déjà fait agresser ou quelque chose dans le genre ?

– Non, a-t-elle répondu avec un haussement d'épaules. Enfin, pas vraiment agresser. Comme tout le monde, quoi. »

Elle a encore haussé les épaules.

Je lui ai adressé une grimace compréhensive et elle a haussé les épaules une troisième fois.

« Et toi ? a-t-elle demandé.

— Oh, pareil. Comme tout le monde. »

I.

J'ai toujours su que mon père aimait à la fois les hommes et les femmes. Personne n'a jamais trouvé ça bizarre : dans ma famille, c'était même quelque chose qu'on trouvait romantique, et j'adhérais avec enthousiasme à ce romantisme. C'était la grande histoire d'amour de mon enfance.

Papa aimait Maman de tout son cœur, disait l'histoire, et elle l'aimait aussi, et quand un homme et une femme sont amoureux, parfois, ils font des bébés. Ils avaient eu Heath, puis moi, et ensemble nous étions devenus une famille.

« Nous étions tellement heureux, Neika », m'a dit Papa.

Puis, moins de deux ans plus tard, Mama est morte.

« Le plus choquant pour moi, m'a raconté Papa, ça a été le lendemain matin. Je me suis réveillé avant toi et Heath, je suis sorti du lit et je me suis habillé. Comme c'était l'hiver, j'ai allumé le feu et j'ai fait bouillir de l'eau pour le thé, comme je l'avais fait tous les matins quand elle était en vie. Et je me rappelle m'être dit : comment c'est possible que tout soit pareil, alors que le monde est si fondamentalement différent maintenant qu'elle n'y est plus ? »

Il l'a pleurée encore et encore, mais il ne s'est pas effondré parce qu'il ne pouvait pas se le permettre.

« Il fallait que je m'occupe de toi et de Heath, alors j'ai fait aller. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? »

Sean et Papa se connaissaient depuis des années car notre terrain était mitoyen de la ferme de Sean.

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi fort que ton père ce jour-là, m'avait raconté un jour Sean. Il marchait en tenant Heath par la main – Heath devait avoir, quoi ? Cinq ans ? Presque six ? – et il te portait sur ses épaules. Tu n'avais que trois ans et tu regardais l'océan d'un air tellement majestueux, on aurait dit un aigle marin. J'aurais dû savoir que tu finirais surfeuse. Ton père regardait les vagues avec une telle nostalgie. C'était une grosse journée. Des belles droites hautes comme moi, qui entraient dans la baie en lignes régulières : une houle d'automne bien longue et bien nette. Et lui, il était là avec vous deux, à regarder la mer. »

Papa savait que Sean était gay, mais Sean ne savait pas que Papa était bi. Il savait juste que Papa avait perdu sa compagne et que c'était un homme

gentil, solide et silencieux, qui avait belle allure dans son uniforme de garde forestier avec un diable de Tasmanie brodé sur la poitrine. Un homme qui, avant, surfait avec une joie paisible, mais qui avait à peine mis un pied dans l'eau depuis qu'il était devenu veuf et père célibataire. C'est pourquoi le jour où Sean – qui sortait de la mer et revenait à sa voiture – a vu Papa planté là avec ses deux petits, il a proposé de nous ramener à la maison et de nous garder, le temps que notre père prenne quelques vagues.

Au début, Papa a hésité. Depuis la mort de Maman, il ne nous avait jamais laissés seuls avec personne d'autre que nos grands-parents. Mais il a fini par accepter.

Quand il est rentré à la maison, ruisselant et réjoui, il nous a trouvés, Sean, Heath et moi, en train de jouer au Roi Lion dans le salon.

Si je ne me souviens pas de cette fois en particulier, je me rappelle du jeu auquel nous jouions souvent à cette époque. Heath commandait et jouait aussi le rôle de Mufasa. Il ordonnait à Sean de devenir d'abord un gnou, puis Scar, puis à nouveau un gnou. Moi, j'étais un Simba paniqué.

« Longue vie au roi » devait gronder Sean avant de projeter Heath depuis le dossier du canapé sur un lit de coussins, puis de foncer à quatre pattes de l'autre côté afin de nous piétiner tandis que je poussais un long cri : « *Noooooon ! Père !* »

Il y avait quelque chose dans cette scène qui parlait vraiment à Heath ; c'était peut-être un moyen d'exorciser la mort de notre mère. Je n'en sais rien.

Quand il est rentré, Papa avait cette mine lumineuse d'après le surf. Il a arraché Sean à nos griffes et lui a offert une bière. Puis une autre.

« Quand je suis parti de chez vous ce soir-là, se souvenait Sean, votre père m'a serré dans ses bras. Il était fou de gratitude, j'en ai eu les larmes aux yeux. Cet homme avait tout perdu, il n'avait jamais demandé d'aide à personne : je n'avais fait que lui offrir une heure ou deux dans l'eau, suivie d'une heure ou deux en ma compagnie, et il m'a regardé comme si je lui avais donné le monde. Il était tellement seul. C'était surtout ça. Vous deux, vous étiez tout pour lui, mais il était tellement seul. Et c'était aussi à cause du surf. Depuis la mort de votre mère, sa vie tournait entièrement autour de vous deux et il n'avait aucun moyen de s'occuper de lui et de ses propres besoins : aucun moyen de nourrir son âme. C'était un surfeur qui ne pouvait pas surfer parce qu'il était trop occupé à aimer ses enfants. »

Après ce jour, Sean s'est donné pour mission de s'assurer que Papa allait à l'eau.

« Sean avait cette manière de faire comme si c'était *moi* qui lui rendais service, plutôt que le contraire », m'a raconté Papa.

Parfois, ils se relayaient sur la plage, construisant à tour de rôle des châteaux de sable avec nous ou nous aidant à prendre des vagues dans l'eau peu profonde. D'autres fois, Sean arrivait chez nous les cheveux mouillés, la peau rugueuse de sel, et il ordonnait à Papa de partir à la plage et de nous laisser tranquilles parce qu'il avait une session de dînette prévue avec nous, alors je courais chercher mon service à thé et mes ours en peluche.

Et puis un jour, Papa a eu son bras sur l'épaule de Sean et Sean la main posée sur la cuisse de Papa quand ils étaient assis sur le canapé devant le journal télévisé ; ils se tenaient la main quand ils guettaient les vagues ; et quand on sautait sur le lit de Papa le matin, Sean y était aussi ; et le jour de la fête des pères, Sean courait avec nous à la cuisine pour nous aider à préparer des pancakes pour le petit déjeuner de Papa.

« Je suis tombé amoureux de ton père bien avant d'imaginer qu'il puisse m'aimer en retour. En réalité, je n'ai jamais imaginé qu'il puisse m'aimer en retour et ça ne me dérangeait pas, parce que je n'avais aucune attente. Le jour où il m'a embrassé, je suis tombé des nues. »

« Je n'ai jamais eu l'impression qu'il remplaçait ta mère, m'a dit Papa. Elle, je l'aimerai toujours. Toujours. Et lui aussi, je l'aimerai toujours. »

Voici une autre manière de raconter cette histoire d'amour...

Avant notre naissance, Maman et Papa ont construit ensemble une table à manger. Ils sont entrés discrètement dans un chantier de coupe de bois (enfin, pour autant qu'on puisse entrer discrètement au volant d'une Hilux jaune canari au pot d'échappement à moitié décroché) pour récupérer des morceaux de myrte et de grand pin céleri avant que les forestiers mettent le feu à la clairière pour éliminer les déchets et favoriser la régénération de la forêt.

J'imagine ce chantier de coupe : une blessure sanglante de sève, taillée à la tronçonneuse dans la tapisserie de la forêt primaire. Une forêt très ancienne surmontée d'une strate de sorbiers, de stringybarks et d'eucalyptus qui frissonnaient au vent et rugissaient dans la langue sauvage

des arbres, offrant leur nectar aux perroquets agiles. Des géants abattus, puis traînés dans la boue jusqu'aux camions qui les attendaient. Le chantier était un enchevêtrement chaotique de souches, de branches abandonnées et de broyat en décomposition, laissant dans l'air un bizarre mélange de fraîcheur et de pourriture.

Maman et Papa ont trouvé parmi les débris de grands blocs de myrte qui étaient restés là. Pas si énormes puisqu'après maintes glissades, dérapages, râles et grognements, ils ont réussi à les charger à l'arrière du pick-up. (J'imagine Maman en train de protester : « Mike, arrête de faire ton petit chef. Je fais de mon mieux et c'est foutrement lourd. ») Ils ont usiné le bois de myrte en petites planches qu'ils ont fixées ensemble pour obtenir une grande surface hérissée d'échardes. Puis Maman l'a poncée avec un grain de plus en plus fin, jusqu'à ce que la plaque soit douce comme la soie et d'un blond rosé. Elle l'a huilée pour lui donner une teinte rouge miel, tandis que Papa a fabriqué pour l'accueillir un cadre en bois du bush et des pieds avec les morceaux de pin céleri qu'ils avaient trouvés.

La surface de la table racontait l'histoire de la vie de l'arbre, avec ses anneaux de croissance, ses volutes, ses nœuds, ses trous de perceuse comblés à la pâte à bois. À cela se sont ajoutées les marques d'usure de la vie domestique : petites brûlures, égratignures, marques ordinaires. Ce n'étaient pas des imperfections, plutôt des ajouts.

Au fil des années, l'écorce des pieds en bois du bush s'est décrochée par plaques, souvent avec l'aide d'Heath et moi, et au grand désespoir de Papa.

« Regardez-moi ces cochonneries ! Vous ne pouvez pas lui foutre la paix, à cette table ? »

Mais on n'y arrivait pas, ou alors pas pour longtemps. On adorait déchiqueter les pieds. Il n'y avait rien de plus satisfaisant que d'enfoncer nos ongles dans l'écorce en lambeaux pour la titiller jusqu'à ce qu'un morceau se décolle suffisamment et se décroche en libérant une petite cascade de sciure. C'est ainsi que j'ai permis à Sean de participer lui aussi à la construction de la table.

« Si », ai-je répondu tandis qu'un épais morceau d'écorce tombait sur le parquet avec un choc sourd et un nuage de poussière.

« Nom de Dieu, Neika ! » s'est exclamé Papa en me foudroyant du regard depuis sa position, devant le frigo ouvert.

Sean a aussitôt saisi la pelle et la balayette. Il s'est penché pour ramasser les saletés mais Papa a ordonné : « Non, laisse Neika faire ça elle-même ».

J'ai bondi de ma chaise pour m'accroupir près de Sean qui a hésité : « Euh, Mike ? »

Papa a fermé le frigo et nous a rejoints pour constater par lui-même la maigreur du bois dénudé de ce pied de table et la fissure qui courait sur toute sa longueur.

« Ah, j'ai toujours su que c'était un peu risqué d'utiliser ce morceau de pin céleri, a remarqué Papa en se grattant pensivement le ventre. On voulait que toute la table soit faite avec des morceaux trouvés ce jour-là.

– J'ai quelques gros billots de bois du bush dans mon établi, a suggéré Sean. Vraiment gros. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je pourrais en débiter un en tasseaux et... »

Il y a eu un bref silence.

« Je crois que c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire », a fini par répondre Papa sans cesser de contempler le pied boiteux. Puis, après mûre réflexion, il a ajouté : « Tu ne te mêles pas de ce qui ne te regarde pas. Pas du tout. »

Sean a donc remplacé le pied de la table, et nous savions tous que cela avait une signification.

J'ai toujours trouvé que cette table avait quelque chose de très charmant, avec ses trois pieds à section ronde et son unique pied en quart de rondin aux angles bruts. Je suis contente qu'ils aient décidé de ne changer qu'un pied.

C'était important que nous dînions à cette table tous les soirs, plutôt que devant la télé. Ça voulait dire que nous mangions nos repas en présence de tout cet amour : celui de Maman et Papa, et celui de Papa et Sean.

J'avais cinq ans et je me tenais sur le bitume chauffé par le soleil de la jetée d'Alonnah avec Keira, la nièce de Sean, ma presque-cousine. Nous étions en maillot parce que c'était l'été, et une brise de nord-est chaude et sèche soufflait sur la côte de Bruny Island qui fait face au canal d'Entrecasteaux. Comme ce côté de l'île était abrité du vent, l'eau qui s'étendait tout autour de la jetée et au large jusqu'au disque kaki de Satellite Island était lisse comme la soie, taché de traînées huileuses jaune et orange par le soleil qui descendait sur l'horizon en zig-zag des Southern Ranges, là-bas sur le continent tasmanien : la pyramide parfaite d'Adamsons Peak, la profonde vallée en cuvette suivie du mamelon de Pindars Peak, la bosse du mont La Perouse.

J'aimais répéter encore et encore le mot La Perouse. Le son était tellement plaisant sur ma langue et mes lèvres : « Laperouse, laperouse, laperouse. Toi aussi, essaie », ai-je suggéré à Keira.

Elle l'a répété pendant un petit moment, mais avec bien moins de jubilation que moi.

J'avais les cheveux attachés au sommet de la tête en une couette qui dégringolait sur les côtés : une coiffure que j'avais baptisée la Fontaine. Pour que la Fontaine fonctionne, il fallait attacher les cheveux serrés : quand gardais cette coiffure toute la journée à l'école, ça me donnait mal à la tête, si bien que je réservais ce style capillaire aux grandes occasions, comme par exemple une baignade sur la jetée.

Sean et sa sœur Shelley buvaient des bières, assis en tailleur dans la benne du pick-up de Sean. Je ne sais pas où étaient Papa et Heath. Keira et moi avions dû supplier les parents d'aller faire des plongeurs à la jetée et Heath avait refusé, si bien que Papa était resté à la maison avec lui pour passer un petit moment entre garçons.

« Viens, on fait un concours de bombes, ai-je proposé. Celle qui éclabousse le plus a gagné.

— Maman ? a crié Keira. On fait un concours de bombes. Tu veux bien être la juge ? »

Shelley a accepté, elle était même d'accord pour nous faire le compte à rebours, alors on a foncé vers le bord.

Seulement, il y a un problème avec cette jetée : elle n'est pas plate. La dernière partie monte en pente vers une grande clôture barbelée bloquant l'accès au point le plus élevé, qui se termine sur un amas de béton effrité et de métal rouillé. Comme la meilleure partie pour plonger était la plus proche de la clôture, Keira et moi nous sommes précipitées pour y arriver en premier.

Quand Keira m'a battue, je me suis mise à bouder.

« Keira saute de plus haut, ai-je ronchonné, elle va faire une plus grosse éclaboussure.

– Oh Neika, arrête », a marmonné Sean.

Je ne sais pas s'il a levé les yeux au ciel. Je sais que c'est ce que j'aurais fait si j'avais été à sa place. Mais sur le moment, je n'étais pas à sa place. J'étais moi, et je me sentais sincèrement flouée, et j'avais l'impression que tout ça avait de l'importance. Et même, que ça en avait *vraiment* beaucoup – non pas parce que je voulais gagner (même si c'était le cas) mais parce que, pour une raison quelconque, je voulais à tout prix que le concours soit équitable : un combat loyal.

Keira restait plantée là, contente d'elle, et j'ai honte d'avouer que l'espace d'un instant, j'ai songé à la pousser – non pas dans l'eau, mais dans les pointes rouillées de la clôture. Je ne l'ai pas fait. Je me suis contentée de me tourner vers les juges dans leur benne de pick-up pour tenter à nouveau de plaider ma cause.

« C'est pas juste, ai-je déclaré à Sean et Shelley d'un ton que je voulais très raisonnable. Si elle gagne, on saura jamais si elle le mérite pour de vrai ou si c'est parce qu'elle a sauté de plus haut.

– Ne te stresse pas pour ça, Neika. On n'aura qu'à dire que c'est un handicap, a répondu Sean.

– C'est quoi, un handicap ?

– C'est, euh... un moyen d'équilibrer vos chances. Tu es plus grosse qu'elle donc si tu sautes d'un peu plus bas, ça rend le concours plus équitable. »

Keira était une petite chose filiforme. (Pas seulement à l'époque : elle l'est encore aujourd'hui, toute en tendons et muscles sinueux. Aujourd'hui, ce physique lui sert à escalader des rochers à travers le monde. Les bouts de ses doigts doivent être tellement calleux.) Tandis que moi, avec mon fier petit bidon et ma Fontaine, je mesurais plusieurs centimètres de plus que Keira, même si nous avions le même âge. J'avais l'impression d'avoir une

allure très impressionnante et la logique de Sean m'a paru raisonnable. J'ai donc acquiescé et je me suis tournée face à l'eau, prête pour le compte à rebours.

Derrière moi, j'ai entendu Shelley souffler : « Sean, merde, tu ne peux pas parler comme ça de son corps.

— Où est le problème ? a-t-il répondu. Elle est forte, robuste. Il n'y a pas de raison d'avoir honte.

— Ce n'est pas pareil pour les filles..., a commencé Shelley, mais Keira l'a interrompue :

— Mamaaaan ! Le compte à rebours ! »

Alors Shelley a compté : « Trois, deux, un » et nous avons sauté de la jetée comme si nos vies en dépendaient.

Suspendue en l'air, j'ai serré mes genoux contre mon ventre et tenté d'augmenter les effets de la gravité en me tortillant. L'eau m'a giflée quand je l'ai percutée et des bulles ont couru contre mes joues. J'ai déroulé mon corps et battu des pieds pour contrer le poids de mon plongeon, attaquant le froid à pleines griffes. J'ai refait surface en même temps que Keira.

« Qui a gagné ? avons-nous hurlé en chœur.

— Neika a gagné d'un poil », a répondu Shelley.

Ma bouche a formé une ligne plate triomphante, narines gonflées. La Fontaine ne jaillissait plus : elle pendait sur un côté de ma tête en une virgule lisse, mais il fallait s'y attendre.

Je l'ai battue, même si elle a sauté de plus haut ! me répétais-je en battant des jambes pour me rapprocher de l'échelle.

Puis : Je l'ai battue, même si elle a sauté de plus haut.

Peut-être que mon handicap n'était pas assez grand ?

Aurait-il fallu un handicap plus grand pour que le concours soit équilibré ?

Puis : c'est vrai que je suis grosse ?

C'était quoi, déjà, le mot que Sean avait utilisé ?

Robuste.

C'est vrai que je suis robuste ?

Il n'y a pas de raison d'avoir honte, c'est ce qu'il a dit.

Ce n'est pas pareil pour les filles, avait répondu Shelley. Elle l'avait dit comme si c'était un problème. Mais pourquoi c'était un problème, et qu'est-ce qui n'était pas pareil ?

Est-ce que c'était bien que je batte Keira d'un poil, malgré mon handicap ? me suis-je demandé.

Fallait-il que je sois fière ?

Est-ce que j'ai vraiment pensé toutes ces choses en nageant vers le ponton et en me hissant sur l'échelle ? Difficile à dire.

Regardez-moi, avec mon fier bidon et ma Fontaine ramollie, en train de marcher vers Sean et Shelley tandis que le soleil luit derrière les sommets des Southern Ranges et que le canal s'écoule doucement, pareil à de la lave.

Regardez-moi.

Mes pas sont-ils alourdis par une gêne nouvelle, ou bien est-ce moi qui, rétrospectivement, ajoute cette impression à la scène ?

Sean me regarde. S'en rend-il compte ? Après avoir plongé dans l'eau, ai-je émergé dans la peau d'une personne légèrement différente ?

Je n'en suis pas sûre. Le problème, c'est que je n'arrive pas tout à fait à séparer mon moi de maintenant de mon moi d'alors. Il est possible que j'aie teinté ce souvenir aux couleurs de la personne que je suis devenue. Je suppose que c'est ce qui se passe quand on essaie de trouver un sens à nos souvenirs.